

ever-expanding set of textual derivations" (221). En situant la force du lyrisme dans la portée des ses structures énonciatives plutôt que dans un contenu subjectif, ce livre riche et fascinant finit par donner congé à la "metaphysics of a speaking subject" (223), repérant dans les formes du langage poétique, même les plus expérimentales, "the transfer of [the text's] performativity to its readers" (232).

Hugh Hochman
Reed College

Pierre Perrault. Le mal du nord. Hull : Les Editions Vents d'Ouest inc., 1999. 380pp. ISBN2-921603-90-X

Entre récit de voyage et méditation sur les récits de voyages antérieurs, entre la découverte du nord et celle du voyageur lui-même, ce livre est basé sur un voyage de Québec à Nanisivik, village situé au-delà du cercle polaire. Invité par Radio-Canada à faire ce trajet de quinze jours dans l'Arctique sur le brise-glace, le Pierre-Radisson, Pierre Perrault avait déjà livré ses impressions et ses pensées sous forme de treize émissions radiophoniques. Huit ans plus tard, il en tire trente-neuf chapitres.

Accompagné de son épouse Yolande, qui vient de Baie-Saint-Paul et qui connaît le fleuve et la nature qui l'entoure, des champignons aux « incroyables chrysanthèmes, fleurs d'hiver » créés par les glaces du bout du quai soulevées par les marées, et de Doris Dumais, réalisatrice de l'émission et de Dominique Beauregard, recherchiste, de maints livres (surtout du voyage de Jacques Cartier), de ses doutes et de ses peurs, Pierre Perrault part à la recherche du « mal du nord », expression du peintre René Richard. « Comme on dit le mal du pays, ... le mal du nord... entraîne sur les traces du rêve celui qui se consacre à la couleur à cause d'une petite boîte achetée à Edmonton pour quelques dollars. On est loin de la ruée vers l'or ou des voleurs de chevaux ou des cow-boys à bout portant. Il y a sur la planète, des découvreurs qui ne dérobent que la beauté » (55).

Les chapitres portant sur le bateau, la boussole et la machinerie, malgré son mystère, ainsi que ceux qui portent sur ses compagnons de voyage et même le seul appel de détresse venu interrompre la navigation paisible du brise-glace, cèdent facilement la place aux plus-que-belle descriptions du paysage et aux plus-que-poignantes évocations des conditions et des aventures des voyageurs du passé. Lire Perrault et les récits de Cartier endosseront une poésie plus forte et plus vibrante qu'à la première lecture ! On finit par partager malgré soi l'amour pour ce paysage que Perrault voudrait prendre en photo pour nous mais « on ne peut pas faire un film chaque fois qu'on a envie d'être heureux... »(368). Il s'enthousiasme, « j'aime l'eau, j'aime la glace et je ne pense pas la glace en termes d'obstacles [sic], mais de spectacle. Comme pour la brume. Je ne suis pas marin, c'est évident. Et je ne cherche pas le fin bout de l'infini »(370).

Il admet que « le chasseur...chasse aussi pour le plaisir et pour se donner l'illusion de conquérir le monde... » (344).

Le poète Perrault excelle quand il parle de la langue, des paroles, « l'idée m'est venue de naviguer ce fleuve du langage pour découvrir le langage du fleuve. ... Je découvris que la langue du pays transmettait des images et que le pays façonnait la langue, inventait des mots susceptibles de traduire les gens, les choses, les métiers, les paysages que les littératures lointaines et les dictionnaires hautains ne parvenaient pas à décrire. La langue d'un peuple vivant décante l'histoire et récuse toute l'écriture qui se nourrit d'écritures » (26).

Perrault se demande si l'appel du nord est « le fait d'un désir de mort...[ou] l'exploit ou l'endroit qui séduit » (326). Il finit par appeler cette terre « l'oumigmagtique » (d'après l'oumigmag, le nom donné par les autochtones au boeuf musqué) « parce qu'elle m'intrigue et ne répond pas à mes questions » (373). Il conclut, « Je ne sais pas encore très bien s'il existe un appel du nord...mais je comprends mieux peut-être le mal du nord qui a nourri toute sa vie le peintre René Richard. Et il m'en a tellement parlé que j'ai fini par y croire » (373).

Si le mal du nord est la poursuite d'une beauté sauvage, on peut conclure que Perrault l'a apprivoisée. Si le mal du nord est la découverte du mystère du nord, Perrault n'a fait que briser les glaces. Si le mal du nord est véritablement une tradition, Perrault ressemble aux Vikings qui lançaient un corbeau dans l'air pour suivre son vol vers les terres inconnues. Perrault, ainsi que ses lecteurs, médusés par ces souffrances inouïes vécues au nom de la gloire ou du désir d'inscrire son nom sur une carte du nord, finissent par se rendre compte du fait que 380 pages ne suffiront à contenir ces récits qui évoquent la vanité des êtres humaines enterrés dans les neiges d'antan et d'aujourd'hui. Perrault nous raconte un voyage plus long que 15 jours et plus grand que le nord. C'est un voyage au coeur du voyageur, un voyage où Perrault découvre une beauté inoubliable qu'il traduit en paroles et partage avec nous.

Roseann Runte
Université Victoria

Herménégilde Chiasson et Pierre Raphaël Pelletier. *Pour une culture de l'injure.* Hearst, Ontario : Les Editions du Nordir, 1999. 101pp. ISBN 2-921365-92-8.

Deux poètes nés par coïncidence, la même année. Deux artistes à la recherche de la Beauté et de la parole évasive pour l'exprimer. Tous deux érudits, sensibles, passionnés, s'écrivent, nous écrivent, nous offrant chacun une partie de son âme, partageant avec nous une partie de sa peine. Dans les entrecroisements et les méandres de ce livre, il y a des pensées profondes et des pages d'une beauté exquise. Il y a des aveux très humains et banals ainsi que des envols très spirituels. On va du « Je peins, Hermé, Tu peins. Nous peignons » (97) droit à la question fondamentale : « quelle est cette beauté

injurieuse qui refuse les beautés évidentes et clinquantes du monde »(15). On passe des aveux d'ivresse et de faiblesse aux confidences sur les doutes, « je décidais de blasphémer publiquement. ...Mais maintenant...j'y vois une manière juvénile et facile de cristalliser l'attention »(96). Il y a de l'humour et tout plein de passion. C'est un livre à lire. Et à relire.

Cette nécessité de lecture renouvelé est non seulement due à la beauté du texte, ou plutôt des textes, mais à leur complexité typographique et philosophique. D'abord, la mise en page. Personnellement j'ai développé, au cours des années et par une habitude assez commune aux lecteurs, un handicap : je lis toute la page, de gauche à droite. Mais ce livre est organisé de sorte qu'on trouve une colonne de Pierre et une autre d'Herménégilde à chaque page, ou presque (car il y a des pages qui n'ont qu'une seule colonne). Pour lire ce livre il faut donc perdre ses anciennes habitudes et chercher toujours la suite de la colonne qu'on vient de finir. A la première lecture, je devenais distraite par l'autre colonne et par les illustrations et je perdais ma place et le fil de la pensée. Mais, courage, chers amis, ça va nettement mieux à la deuxième lecture ! On s'adapte (même à mon âge !). On cherchera tout naturellement la raison pour ces entrecroisements textuels. Pourquoi les auteurs n'ont-ils pas fait suivre un texte par l'autre ? On finit par participer à une conversation et nous avons ici la référence visible à une conversation invisible et antérieure. Et la mise en page ? Est-ce qu'il y a une signification pour les coupures ? Mystère. Et l'art ? Voici encore un puzzle. Plus proprement nommés « graffitis, » ces petits dessins, bien que parfois élégants, transmettent un ton de violence, de nervosité, d'impatience, et même de rage. Parfois on inclut des coupures d'un dictionnaire illustré (j'appelle cela violence quand on découpe un livre) et nervosité rageuse quand on crée des ouragans d'encre qui traversent les pages ponctués d'éclats de tonnerre (sans éclairs) en staccato. Certains dessins répondent bien aux textes et ajoutent au plaisir esthétique et intellectuel de lecture. Devant d'autres, le lecteur se met lui aussi à regretter cette beauté dont on parle tant.

Et la complexité philosophique ? La problématique réside tout d'abord dans les définitions de l'injure qui se trouvent sur la couverture même. « Notre vie même est une injure à tous ceux qui trouvent que nous sommes toujours trop vivants pour leurs pronostics fatigués et fatigants et que ne sont pas d'accord pour que nous parlions de beauté. » « La culture de l'injure, Hermé, c'est nos inconditionnelles émotions incessantes, nos peintures qui bricolent un champ de cigales aux grammaires imprégnées d'un chaos à la chevauché opiniâtre. » Il faut finir par croire que l'injure, l'injustice, l'offense, l'outrage résident dans le fait que les deux artistes n'acceptent pas « la mort du beau et les crises le l'art [qui] érigent ce refus en extase » (95).

Ce livre est le résultat sophistiqué de deux réflexions parallèles, de plusieurs conversations entrecroisées, liées par l'art qui à la fois appuie, illustre et renie le texte. Ce livre est provocateur dans le sens qu'il fait réfléchir, évocateur, par le fait qu'il inclut des échos de Van Gogh, de l'art de la Renaissance, de Bachelard, de Deleuze, de Breton, de Cézanne, de Gogol, de Brel, d'Aragon, de Barthes, de Schiller, et inspirateur, à cause des bribes de rêves inachevés qui parsèment le texte comme ces ailes d'anges qu'on ne voit

jamais déployés mais qui vibrent et remuent imperceptiblement de sorte qu'on sente le déplacement de l'air et qu'on croie à leur existence.

Ce livre est finalement beau dans le sens Acadien du mot. En Acadien, la beauté signifie une plénitude et ce livre représente cette même « sorte de plénitude sublime du mouvement et de la présence »(17) que recherchent les deux auteurs.

Roseann Runte
Université Victoria

André Brochu. *Anne Hébert: Le secret de vie et de mort*. Ottawa: Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2000. 284 p.

André Brochu propose, dans *Anne Hébert: Le secret de vie et de mort*, une analyse intégrée de l'oeuvre romanesque, poétique et théâtrale de l'écrivaine. En se servant d'une approche chronologique, celui-ci expose simultanément, les constantes et l'évolution thématiques qu'offre Anne Hébert pendant soixante ans de création littéraire. L'étude de chaque oeuvre, qui comprend un résumé du récit, les contextes hébertien et québécois, et une analyse thématique, est très bien organisée et présentée dans un style clair.

Notons tout d'abord, la constante thématique de l'ensemble de l'oeuvre d'Anne Hébert. Brochu constate que le dévoilement d'un *secret*, possédé et refoulé par le personnage principal, se trouve au centre de tous les romans, les poèmes et les drames radiophoniques. «Le sens de la vie présente, objet du récit premier, repose sur un terrible événement enfoui dans l'oubli» [p, 294]. Le secret inadmissible est relié au *désir*, «l'unique vérité» [p. 185], qui enchaîne la passion sexuelle, l'amour défendu et la mort. Dans *Les Chambres de bois* par exemple, le comportement de Michel envers sa femme Catherine s'explique par l'amour incestueux de celui-ci pour sa soeur Lia. De la même manière, la sorcière des *Enfants du sabbat*, Soeur Julie de la Trinité, s'inscrit au Couvent du Précieux-Sang pour échapper à ses désirs sexuels envers son frère Joseph. Et les réactions d'Élisabeth, l'héroïne de *Kamouraska*, à la mort de son deuxième mari, sont reliées à ses souvenirs d'un amour interdit pour George Nelson et du meurtre de son premier époux, le seigneur Antoine Tassy. «La pulsion charnelle [se transforme si aisément] en pulsion homicide (pulsions de vie et pulsions de mort se touchent)» [p. 188], comme en témoigne aussi Stephens dans *Les Fous de Bassan*. Ce dernier assassine ses deux cousines adolescentes, Olivia et Nora Atkins, après avoir violé l'une et repoussé les avances de l'autre. Brochu observe que l'aspect brutal des secrets diminue dans les romans plus récents. Flora (*Le Premier Jardin*), Julien (*L'Enfant chargé de songes*) et Delphine (*Est-ce que je te dérange?*) se trouvent marqués comme adultes par leur enfance malheureuse, mais leurs réactions sont moins violentes (pas de meurtre, par exemple).

L'analyse de Brochu met en relief son approche psychanalytique de l'oeuvre d'Anne